23 **2 min 47 s**

Elle parcourait d'un œil distrait l'édition du dimanche de sa feuille de chou régionale en s'attardant sur la page cuisine espérant y dénicher de nouvelles astuces pour agrémenter les menus de son restaurant 3 étoiles, lorsque son regard tomba sur cet entrefilet : « La récolte de fleurs de crocus Sativus vient de commencer…». Pas de doute les ennuis allaient commencer…

…et c'est Glenn qui allait en payer les frais.

Episode 1 : 17 mars 2015

Les journaux du dimanche s'amoncelaient sur un panier dans l'entrée ; ils servaient à tout et n'importe quoi. Elle les feuilletait toujours page par page, consciencieusement pour se familiariser chaque semaine un peu plus avec cette langue, avec ces images, avec cette culture dont elle n'arrivait pas encore à saisir les subtilités. Il faut dire aussi qu'elle s'en était servi à plusieurs reprises pour rédiger des lettres anonymes. Zia pourtant si discrète, jubilait en imaginant l'incrédulité de ceux chez qui cette feuille atterrissait dans la boite aux lettres. Plus subtiles que des lettres anonymes, ces phrases qui n'étaient pas les siennes, étaient autant de mots d'esprit qui pourfendaient les simples d'esprit.

Ce journal qu'elle venait d'extraire de la pile était daté du dimanche 11 novembre 2011. « La récolte de fleurs de crocus Sativus vient de commencer…». Que ces mots étaient laids, qu'ils étaient tranchants,…Crocus Sativus… alors que zaʿfarān virevoltait comme un oiseau aux plumes dorées. Se rappeler la délicatesse des plats au safran, au vrai safran de Ghayen lui avait remis du soleil dans le coeur et un léger voile devant les yeux. Elle n'utilisait jamais ces pâles étamines que l'on vendait ici et qui ocraient avec peine les plats ; leur odeur était souffreteuse, sans âme et sans vie. Glenn les utilisait pourtant, Glenn savait faire illusion.

Ce 11 novembre-là était un mauvais souvenir, un très mauvais souvenir. Il l'avait interpellée sur la Place durant les commémorations auxquelles elle avait voulu assister par curiosité : « *Mourir au combat dans les tranchées c'est autre chose que de faire quelques brasses jusqu'ici et s'improviser cantinière ! Vous n'avez pas dépassé la cuisine de guerre. Fichez-nous la paix madame, ou mademoiselle peut-être !*». Elle s'était figée devant ces

phrases dont elle ne comprenait pas tous les mots. Elle comprenait qu'ils étaient violents, qu'ils étaient là pour faire mal. Elle s'était tue et plus tard les mots découpés avaient parlé à sa place : « *Goutte d'eau qui tombe et se perd dans la mer, grain de poussière qui se fond dans la terre. Que signifie notre passage en ce monde ? Un vil insecte a paru, puis disparu* ». Avait-il compris ou même lu ?

Tous les matins, elle l'avait salué comme si de rien n'était lorsque tous deux achetaient leurs légumes frais chez le même maraîcher. Un simple signe de tête plus tard chez le boulanger. Elle l'avait salué à nouveau lorsqu'ils s'étaient rencontrés sur le port, chacun guettant Laouenan, le magicien de la lotte et du cabillaud.

Laouenan lui donnait toujours les plus beaux de ses poissons pour sa table. Six couverts, pas un de plus disait-elle toujours : trois à midi et trois le soir, autant que mes étoiles. Il ne portait pas dans son cœur ce Glenn, le plus grand restaurateur de la région disait-on, prétentieux comme pas un car un jour une reine à sa table s'était assise.

Zia avait fini par enfouir cette histoire dans son cœur et cette humiliation, cette injustice, cette blessure s'étaient adoucies, estompées *« Que m'importent les tulipes et les roses, puisque par la pitié du Ciel, j'ai, pour moi seul, tout le jardin».*

Quatre ans avaient passé. Tout lui revint en mémoire brutalement en tenant ce journal de novembre. Elle le jeta dans le poêle éteint. Nous étions le 17 mars. L'année 2015 ne serait pas une année comme les autres ; elle venait de le décider. Ces journaux du dimanche avaient décidément du bon et apportaient leur lot d'informations.

C'était la première fois de sa vie qu'elle entendait parler de Spitzberg mais elle savait qu'elle le gravirait parce que c'était disait-on le plus haut sommet de cette île du Svalbard en Norvège, parce qu'on était bien bientôt le 20 mars, parce que c'était Norouz, et parce que la lune avait rendez-vous avec le soleil ce jour-là. Parce que sa mère, le dos courbé chantait encore dans l'aube mauve, et parce que les étamines rouges lui avaient ocré le bout de ses doigts durant des années, et que leur odeur s'était ancrée dans sa mémoire. Parce que le canot lui aussi était jaune ocre, et parce qu'elle avait appris l'anglais pour rejoindre Londres et qu'elle était pourtant restée en Bretagne, et parce que ses six couverts remplissaient désormais sa vie et parce que tellement de choses,…Tout cela virevoltait dans sa tête, tout prenait forme, la légende prenait corps.

Il ne lui restait donc plus que 3 jours.

Sa décision avait été prise aussi rapidement que lorsqu'elle avait décidé de quitter Ghayen. Elle décida ainsi sur l'heure d'aller voir Laouenan parce qu'il lui avait dit un jour qu'il n'y avait pas que la mer et la terre et leurs profondeurs amères mais qu'il était possible d'atteindre le ciel quand les hauts sommets se laissaient faire.

Si Laouenan avait les poissons les plus luisants et les plus fermes, il le devait à son intuition de la mer et à ses mains ; il savait tirer les filets d'une manière unique même lorsque la mer était démontée. C'était son père qui lui avait donné le secret ou plutôt deux secrets. Le premier était celui de l'aube, celui de ce moment unique, celui où toutes les forces se rejoignent, celles de la mer et celles de la lumière pour donner le meilleur au plus profond des vagues, été comme hiver. Le second secret était caché dans la paume de ses mains. C'est son père qui lui avait appris à caresser les mailles et les cordages et à ne tirer avec fermeté et délicatesse les filins qu'au moment précis où les vibrations qui agitaient le filet s'intensifiaient sous les doigts comme les cordes d'une harpe sous les doigts du harpiste. Il fallait alors faire vite, si vite.

« *Ogre aux dents de récif qui croque des tas d'hommes comme sur la terre nous croquons des pommes* ».

Lorsqu'il lui tendait ses poissons sur le port, elle revoyait cette même main, qui l'avait cueillie dans la mer démontée. Zia petite Zia, Zia la courageuse lui avait-il dit une fois, oublie la mer, ne retiens que la terre et le ciel. Elle baissait les yeux. Leurs deux cultures s'entremêlaient un instant.

Elle irait avec lui au sommet Spitzberg et elle n'aurait que 2 min 47 s pour faire ce qu'elle avait à faire.

Episode 2 : Norouz au Spitzberg

Elle n'avait pas eu besoin de le convaincre ; ils étaient partis sur l'heure. Son bateau était toujours prêt pour le Voyage. Il ne ne lui avait rien demandé et ne s'était pas étonné de la caissette qu'elle avait apporté avec elle.

Sa mère était morte en 1997 avec le tremblement de terre à Ghayen. Zia avait 17 ans. Depuis ses 10 ans, chaque mois de novembre, parfois fin octobre, elle la suivait les matins aux champs. Sa mère guettait « Le » moment et elles partaient ensemble à la nuit tombée pour aller dans leur champ. Leur champ de crocus ne s'étendait pas à perte de vue comme les champs de leurs

voisins. Mais c'était un champ tout en haut de la montagne qui produisait un des meilleurs safran de la région.

Sa mère lui avait donné deux secrets. Le premier était celui de l'aube, celui de ce moment unique, celui où toutes les forces se rejoignent, celles de la terre et celles de la lumière pour donner le meilleur de ce bulbe qui ne se réveille qu'en plein hiver. Le second secret était caché dans le bout de ses doigts et dans sa paume. C'est elle qui lui avait appris à caresser les fleurs et à retirer avec délicatesse ces étamines si précieuses au moment même où s'ouvraient délicatement au jour les pétales. Il fallait faire vite, si vite.

C'est dans les champs qu'elle avait appris à chanter courbée et à toujours se relever. Ces chants lui reviennent peu à peu « *Gāhī būy-i gul miāyed - Parfois on sent le parfum de la rose, Gāhī būye za'ferūn - Parfois se lève l'arôme du safran* ». Elle ne pleure pas, bien au contraire ; tout cela est si doux.

Elle gravira le Spitzberg. Il faut qu'elle y arrive le 20 mars, au moment précis où - cette année là- la lune cachera le soleil. Cela sera Norouz et c'est en ce nouvel an iranien que se produira le miracle dont parlent les légendes persanes. Elle aura très peu de temps. Pourquoi elle ? Pourquoi si loin de son pays, si loin de sa terre ? Elle ne cherche pas à comprendre. Laouenan comprend qu'il se passera quelque chose mais ne dit rien.

Epilogue

Ils regardaient tous le ciel mais Zia et Laouenan regardaient la terre, ce petit rectangle de terre de Doëlan ramené par Zia dans sa caissette. La lune commence lentement son travail et le jour s'assombrit. On est en mars et les bulbes de Ghayan pourtant se réveillent, les pétales mauves s'entrouvrent et les étamines tant convoitées apparaissent, une puis deux, puis trois encore. La magie se répète bulbe après bulbe. Il faut faire vite, si vite et se rappeler en quelques instants les gestes appris depuis l'enfance, tant de fois répétés. Zia regarde ses mains, saura-t-elle ? Zia a 2'47 pour le faire, au moment même où s'ouvrent délicatement les pétales dans cette lumière unique et rare.

On est en mars « La récolte de fleurs de crocus Sativus vient de commencer…», celle de Zia, celle de Ghayen, celle de Laouenan, celle de Norouz, celle de Doëlan, celle de mondes qu'il est parfois possible de réunir. Ils avaient réussi à changer le cours des choses, à faire s'accomplir la légende…

…Avouez, vous qui lisez : cette histoire vous a touchée, au moins un instant, peut-être ne l'avez-vous pas complètement comprise ou peut-être l'avez-vous trouvée pas assez…comment dire…ou peut-être un peu trop…Je vais vous en dire un peu plus. Cette nouvelle est un hommage discret à Mitra une jeune iranienne décédée en 2019 ; elle avait un master de psychologie et s'est noyée en mer sur une embarcation de fortune, un simple bateau pneumatique. Elle aurait pu rencontrer Laouenan sur les vagues, il aurait pu la sauver. Elle aurait pu se reconvertir et devenir une grande restauratrice en gagnant ses étoiles une à une. Elle aurait bien sûr fait une cuisine iranienne apprise par sa mère, sa mère qui aurait pu disparaître lors du fameux tremblement de terre de Ghayen. L'Iran est le premier producteur au monde de safran ; le saviez-vous, et Ghayan produit les meilleurs safran de la terre dit-on. Elle aurait pu décider de s'exiler à ce moment-là car la vie était devenue tellement difficile. Il y aurait eu malheureusement toujours un Glenn, suffisant avec des propos déplacés sur son chemin. Nous l'avons transformé en restaurateur jaloux le temps de cette nouvelle. Dans ce village de pêcheurs bretons elle aurait marié l'aubergine et le miel, le riz et la cannelle, le loup, le fenugrec et la grenade et chaque année à Norouz, son Sabzi Polo Mahi aurait été servi, parfumé avec ce safran magique de légende qui rend les gens meilleurs. Juste six personnes, pas un de plus : trois à midi et trois le soir, autant que ses étoiles, autant que les étamines.

Elle se serait rappelée les gestes de sa mère cueilleuse de fleurs de safran à Ghayen comme Laouenan se rappelait les gestes de son père pêcheur à Doëlan. Tout cela aurait pu se produire. Mais il eut fallu qu'elle soit sauvée sur cette pauvre embarcation et qu'une main se tende…

…

Et Glenn me direz-vous ? Ses ennuis ont précisément commencé ce jour de mars. Pourquoi ? Cela est une autre histoire, savoureuse elle aussi…

Peut-être avez-vous mis 2mn 47 pour lire cette nouvelle, le temps que la lune cache le soleil un jour de mars 2015 tout là-haut…

Sois heureux un instant. Cet instant c'est ta vie.

Omar Khayyam